

XYZ. La revue de la nouvelle

La Bédouine

Louise de gonzague Pelletier



Numéro 16, novembre–hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3123ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, L. (1988). La Bédouine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (16), 66–68.

La Bédouine

Louise de gonzague Pelletier

Elle était Bédouine, ne connaissait que chaleurs, soleils couchants ou ascendants. Elle sifflait comme les oiseaux, taches vives dans le ciel bleu. Elle était sable ou tempête folle. Rien d'autre ne savait-elle: que l'argent scintillant du soleil, son améthyste polie. Et l'énergie de ses rayons!

La Bédouine avait la peau brûlée à cause de ses origines. La lumière écrasante de son pâtre de terre plate, cet ocre luisant lui écorchait les yeux de beauté. La Bédouine habita longtemps un désert. Elle dormait dans ces tentes de toile érigées sur un sol desséché. L'air s'écrasait pâle et lourd, en teintes aqueuses. Cela embrouillait les paupières.

Par quelle fortune la Bédouine émigra-t-elle au Québec? Elle l'ignorait elle-même, semblant s'abandonner au hasard des décisions. N'était-elle pas simple Bédouine, ne suivait-elle pas fidèlement et aveuglément toutes les ordonnances? Elle plongea dans le cœur d'un petit village québécois, simple servante cachée parmi ses voiles. On l'aima. Elle était soleil et lune, étoiles dorées. Elle servait. Cela lui suffisait. Sa vie ne se consacrait-elle pas au plaisir des autres depuis sa naissance ou plutôt son enfance, ce dont elle se souvenait?

La Bédouine marchait d'un pas souple et feutré. Ses voiles légers bruissaient. Les hommes lui souriaient. Elle se sentait utile, femme. Personne au monde ne savait verser le thé parfumé à la menthe comme la Bédouine. Elle vivait heureuse au Québec mais n'oubliait pas son désert si ensoleillé au jour, si blanc au cœur de la nuit. Elle comparait le Québec à son coin de façon si poétique. Ce Québec s'entourait de bruines interminables ou d'averses folles, d'éclairs gigantesques, de magnificence par moments avec ses aurores boréales.

La Bédouine ne connaissait rien d'autre que ce qu'elle voyait. Elle émigra en plein été dans une chaleur humide sans se lamenter. Que dirait-elle du blanc de l'hiver, de ses grêles?

La Bédouine ne savait pas lire. Elle apprit le français par Dieu sait qui ou Allah. Au début, la Bédouine éclatait des sons désertiques, des murmures chantants par la suite. Puis des mots, des vrais.

Un jour, elle forma des phrases veloutées.

— Je suis heureuse, heureuse. Je vis dans un beau Mont, une montagne de vent qui s'élève.

La Bédouine voulait dire Beaumont, là où les soleils ressemblent aux vallons, les fleurs aux boqueteaux, les vieilles maisons aux grains de sable. La Bédouine s'exprimait ainsi. Elle comparait les pluies aux feuilles de thé, la pain de seigle à la couleur de sa terre natale.

La Bédouine habitait chez un riche médecin d'une opulente région, ce Beaumont si coquet non loin de la ville de Québec. Les invités affluaient chez le médecin afin de voir ou d'entendre la Bédouine. Elle sifflait comme le sable, la rivière. Tout dépendait des tonalités. On chérissait cette Bédouine. Ses voiles sombres et légers répandaient un exotisme que les Occidentaux oubliaient. Ils ne voyaient même plus le bleu azur de leur ciel. Bizarrement, la Bédouine noire comme l'huile les attirait comme une grande force enveloppante. La Bédouine roussait parfois au soleil, pareille aux teintes majestueuses des champs de Beaumont, les blés du vent et du temps. Parfois elle pâlisait telle une neige trop blanche et scintillante, des reflets crème au milieu du visage.

La Bédouine se traduisait dans un langage savoureux.

— Vous avez vu les moulins farine? Des grains de sable tombant du ciel, des grains blancs, roses aussi. C'est si beau. Il y a des roues tournantes comme un mirage sur l'eau.

Entendre la Bédouine était grandiose. Beaumont s'enjolivait. Ce coin regorgeait de beauté à cause de la Bédouine. Mais cette femme venue du désert ne connaissait rien d'autre que Beaumont au Québec. Aussi, plusieurs personnalités influentes, attirées par ses secrets, sa musique, ses voiles sombres et légers autant que par ses sortilèges l'invitèrent à voyager à Montmagny. C'était une petite ville gorgée d'eau où les oiseaux, outardes et sarcelles se secouaient par milliers au printemps. Mais en toute saison quelques indécis ailés battaient encore de l'aile au-dessus des berges flottantes du grand fleuve Saint-Laurent, ce fleuve presque mer.

Cette visite à Montmagny fut troublante. La Bédouine entendit crier les oies blanches. Très émue la Bédouine s'exclamait:

— C'est beau ces ailes comme des milliers de soleils. Et ces chants! Des milliers de vents au milieu de sables blancs.

Les reflets des eaux envoûtèrent la Bédouine. Et, malgré ses voiles sombres et légers, elle aperçut au loin des taches discrètes: les îles aux Grues et les îles aux Oies.

— Ce sont des lunes oubliées si ondulées. Des battures de joncs, un désert qui s'envole, poétisait la Bédouine.

Tant d'oies, de canards et d'outardes à la vue de la Bédouine qui ne rencontra par le passé que tempêtes de sable! Elle se frotta les yeux, un

moment. Comme pour chasser un quelconque mirage. Elle parlait du plumage comme d'une fleur du désert. Elle imaginait bien, la Bédouine, cette femme aux formes rondes, ses yeux noirs de biche ou de gazelle. On la trouvait superbe.

La Bédouine revint dans son Beau Mont, comme elle le disait. Les gens du coin la questionnèrent.

— Aimez-vous mieux Beaumont ou Montmagny?

Les yeux de la Bédouine semblèrent pointer des sables lointains, des déserts inaccoutumés. Elle se replia dans un long silence. Personne ne bougeait. Tous avaient hâte d'entendre sa voix d'huile.

— Ce que j'aime le mieux...

La Bédouine hésitait. Tous les gens de Beaumont dressaient leurs oreilles pour ainsi dire.

— Ce que j'aime le mieux c'est que je la monte et la descends trois fois par jour.

Personne à Beaumont ne saisissait. La Bédouine, simple servante aux accents étranges et fort orientaux, indiquait qu'elle lavait les assiettes du déjeuner, du dîner et du souper, qu'elle montait et redescendait la vaisselle de l'armoire trois fois par jour.